

## Traducción de «Crioulo» de Gretchen López Ayala (2022)

Traducción de: Marine Cellier  
Aix-Marseille Université (France) 

<https://dx.doi.org/10.5209/afri.102773>

### «Crioulo»

Traducción de Marine Cellier al francés.

Texto original publicado en: *Prietopunk: antología de afrofuturismo caribeño, cuentos reunidos por Aníbal Hernández Medina, auto-edición, 2022*<sup>1</sup>

Le docteur Amílcar Texeira mangeait une délicieuse capucha au poulpe et à l'oignon lorsque ses soupçons se confirmèrent. Il était environ deux heures du matin, et il était de garde. Il prenait ses trois repas ici, à l'auberge de Marcelo, dans la Rue Primeiro de Maio. Rien d'habituel, à l'exception de la nouvelle qu'il venait de recevoir concernant sa mort prochaine des suites d'un cancer du poumon. À la différence des autres jours, toutefois, il demanda un pichet de punch. Un mélange d'eau-de-vie et de miel.

Amílcar ne buvait pas car il savait que l'alcool exerçait sur les créoles de cet archipel perdu un pouvoir de séduction plus fort que celui de l'océan Atlantique. C'est ainsi qu'était mort son père : noyé. C'est que, une nuit, il était allé pêcher plus chargé d'eau-de-vie que d'appâts. On l'avait retrouvé trois jours plus tard au pied du mirador Diogo Gomes. Il lui manquait trois doigts, et à la place de l'œil gauche, il ne lui restait qu'un trou, duquel sortaient des centaines de fourmis ivres et une légère odeur de miel.

Cette nuit, le docteur relisait son diagnostic pour la troisième fois, les yeux vitreux et les mains moites enduites de ragoût. La chemise collée au dos. À cette époque, en effet, un nuage de poussière et de cendre asphyxiait Maio et tout le Cap-Vert, laissant chacun morose et poisseux. Dans ces îles qu'il frappe de plein fouet, le vent charrie toute la misère du jour et la laisse flotter lourdement sur la torpeur de leur nuit tropicale, sèche et assoiffée.

Il pensait à sa mort lorsque, sur l'horizon gris dans lequel tourbillonnaient encore la poussière du Sahara et les cendres du Pico do Fogo, une forme flottant au loin se détacha. Les rares personnes qui rôdaient sur la plage à cette heure étaient principalement des créoles<sup>2</sup>. Il n'y avait pas de touristes. L'amas se rapprocha finalement du rivage, se moquant des vagues qui, à cette époque, bâient comme des gueules de baleines. C'était une sorte de canot pneumatique. Carré. D'environ quatre mètres de haut et sept mètres de long et de large. Il était vert. Un vert plutôt militaire. Un peu gris. Les créoles, presque simultanément, se frottèrent les yeux pour s'assurer de ce qu'ils voyaient. Les plus ivres s'enfuirent en courant, et ce fut un surfeur danois qui osa s'approcher de l'objet. Il inspecta ses quatre côtés, cherchant des signes distinctifs.

– Il n'a ni nom ni immatriculation ! – l'entendit-on crier depuis l'autre côté du canot.

À cet instant, Marcelo sortit Amílcar de sa léthargie d'un coup du torchon à essuyer les tables. Le docteur tenait encore ses papiers dans la main mais, comme tout le monde, son regard vitreux et rougi d'eau-de-vie se posait sur l'immense canot pneumatique qu'il reflétait comme un mirage.

S'aidant d'une échelle qu'on ramena d'un chantier proche du nouvel hôtel, le Danois se hissa pour inspecter l'intérieur. Les créoles sont plus méfiants face aux surprises des vagues. Parfois, les courants traînent des choses. La mer les charrie de-ci de-là à sa guise. Cela, seuls le savent ceux qui vivent au bord de la mer. Ceux qui vivent de la mer.

– Hello ! – cria le blond depuis l'échelle, ce qui alerta enfin le docteur, qui se dirigea vers la plage, prévoyant que sa présence serait nécessaire.

<sup>1</sup> Los derechos de la obra pertenecen exclusivamente a Gretchen López Ayala.

<sup>2</sup> Les créoles sont les habitants du Cap-vert et de l'île de Maio, en opposition aux touristes ou aux étrangers (note de la traductrice).

D'un coup sec, Marcelo fit une entaille au canot car c'était la seule manière d'accéder à l'intérieur. Pas plus d'issue visible que d'issue secrète. Tel un rideau de scène, le canot s'affaissa en se dégonflant. Ils étaient là, comme des anges ou des patients d'un hôpital psychiatrique.

Ils étaient vivants. Réveillés. Immobiles. Ils semblaient gelés, mais ils respiraient. Les soixante-treize étaient vêtus d'une sorte de chemise de nuit blanche, sans coutures ni ornements. Sans insigne ni numéro de série. Les poings fermés. Les corps tendus. Les yeux ouverts, les bouches gelées en un rictus qui évoquait tantôt un sourire, tantôt une plainte. Ils respiraient à l'unisson, comme une machine parfaite. Amílcar sortit un stéthoscope de sa mallette et demanda au premier homme de la première rangée s'il pouvait l'examiner. Il n'obtint aucune réponse. Sans le quitter des yeux, il leva sa blouse, et plaça l'instrument sur son dos. C'était un Asiatique d'âge moyen, qui ne réagit pas au contact du métal. Sa respiration était claire, comme celle des autres. Aucune réaction à la lumière dans les yeux. À part l'iris qui, instinctivement, se contractait. Tout était normal.

Le Danois leur parla dans sa langue et en anglais, les créoles en portugais, Amílcar en espagnol et en afrikaans. Rien ne parvenait à les faire sortir de leur état catatonique. L'aube de septembre faisait souffler un vent sec et étonnamment froid, et l'on décida de les emmener dans un endroit sûr. On prit les soixante-treize corps par la main et on les fit monter avec précaution, un à un, dans un car scolaire.

Comme c'était l'époque des vapeurs toxiques, le petit hôpital de Maio avait atteint le maximum de sa capacité d'accueil. Avec un nombre de médicaments insuffisant et seulement trois médecins et neuf infirmières pour toute l'île, il était quasiment impossible de prendre en charge tous les problèmes de santé, c'est pourquoi les urgences mineures étaient traitées à domicile. Sur l'île, tous connaissaient le numéro du médecin de garde, que l'on pouvait aussi aller trouver à pied, à vélo ou en voiture.

Sans lits disponibles pour les endormis, il fallut donc réveiller le maire de l'île pour trouver une idée. Il ne vint à l'idée de personne que ce pouvait être des touristes. Ce mois-là, à l'exception du Danois et de quelques Portugais obèses, l'île demeurait tout entière aux mains des créoles.

– Le seul lieu où on peut les installer, c'est l'école – déclara le maire. Mais c'était un jour de semaine et les créoles exigèrent de ne pas interrompre les cours, prévoyant que, comme d'habitude, ce seraient toujours les mêmes qui paieraient les pots cassés. Alors, on proposa de rouvrir un hôtel abandonné. Faute de moyens pour son réaménagement, cela faisait environ cinq ans que celui-ci avait été fermé. Malgré son espoir de voir arriver quelqu'un, de l'autre côté du rivage, qui le ferait renaître de ses cendres, le maire fut contraint d'accepter.

Il restait quarante lits de fortune dans le vieil hôtel. Quelques chaises de plage et plusieurs canapés servirent de couchages improvisés pour les enfants. Les hommes plus jeunes furent installés directement sur le sol. Moins d'une heure après, plus d'une centaine de personnes entourait l'hôtel. Les hommes aidèrent les gestionnaires du réseau électrique à rétablir le courant dans le bâtiment. Riant aux éclats, les enfants regardaient à travers les fenêtres ouvertes et pointaient du doigt l'intérieur. Pendant ce temps, dans l'hôtel, les autorités policières, le maire et d'autres fonctionnaires du gouvernement posaient d'innombrables questions dans les quelques langues qu'ils baragouinaient. Aucune réponse. Pas d'autre réaction que ce même rictus, qui n'était ni un rire ni une plainte.

Le lendemain, un contingent de représentants officiels du gouvernement central arriva à Maio depuis la capitale. Quelques hélicoptères se posèrent sur l'aéroport vétuste, avec à leur bord des médicaments, de la nourriture, des habits, des couvertures, des magazines. Parce qu'elle concernait clairement des étrangers, l'affaire pouvait prendre une envergure internationale, et le Cap-Vert était déjà perçu négativement de l'autre côté de l'Atlantique. D'une manière ou d'une autre, on les tenait toujours pour responsables des ouragans et des tempêtes, la communauté internationale les abandonnant à leur sort, plongés dans l'éternelle sécheresse et les vents constants.

Malgré les tentatives des consulats étrangers présents sur l'île, il fut impossible de déterminer l'origine de l'embarcation et de ses passagers. Eux-mêmes ne donnèrent pas non plus d'explication. Ils demeuraient plongés dans leur léthargie.

Au bout de quelques semaines, il devint évident que personne, aux quatre coins du monde, n'attendait ni ne recherchait les nouveaux venus. La communauté internationale refusa de les recevoir par peur des complications que la situation pouvait provoquer. Après tout, il ne s'agissait là que d'étrangers traînés d'un endroit à l'autre contre leur volonté. Bien qu'au fond, ils soient dépourvus de toute volonté.

Toutefois, à Maio, tous semblaient à l'aise dans le rôle que l'arrivée des étrangers les avait conduits à jouer. Les auberges se relayaient pour leur préparer à manger, les femmes pour veiller sur eux, les enfants pour regarder par les fenêtres. Amílcar se rendait régulièrement à l'hôtel, que l'on avait grossièrement rafraîchi d'un coup de peinture. Il prenait les pouls, manipulait les bras et les jambes, auscultait les poitrines, examinait les yeux, les oreilles. Tout était en ordre. Mais ils demeuraient ainsi, hébétés bien qu'en bonne santé.

Celui qui ne pouvait plus cacher sa décrépitude, en revanche, c'était Amílcar. Quand la cendre se dissipa et que les touristes revinrent, le docteur avait maigri, perdu ses couleurs et son souffle. Il marchait avec difficulté. Il avait refusé de déménager au Portugal pour y être soigné, comme le ferait tout Cap-verdien respectable. Il avait juré de ne jamais retourner dans ce pays après l'avoir quitté, son diplôme sous le bras. Cela lui rappelait de mauvais souvenirs. Il était parvenu à devenir médecin aux frais d'une Lisboète d'un certain âge, à qui il avait susurré à l'oreille des mots doux et autres bagatelles une nuit à Praia. Qui plus est, sa maladie était déjà parvenue à un stade très avancé lorsqu'il l'avait découverte.

Le premier ministre du Cap-Vert avait toqué à toutes les portes des Nations Unies, en vain. Sans immatriculation ni information sur ses passagers, il était impossible de déterminer le lieu d'origine de l'embarcation. À cela s'ajoutait la diversité ethnique et générationnelle de ces derniers. Les quelques journaux internatio-

naux qui couvrirent l'événement s'en désintéressèrent subitement au profit d'autres curiosités comme la neige artificielle que le gouvernement américain fit répandre à Sierra Maestra pour célébrer l'annexion de Cuba, ou les violentes manifestations à Orlando après la fermeture définitive de Disney World.

Quand le premier endormi se réveilla, Amílcar était déjà alité, et attendait la mort, assommé par la morphine. Il s'agissait de l'homme asiatique d'âge moyen. Il affirmait s'appeler Hoí Ling Ngoh, de la province du Gansu, aux confins de la Grande Muraille. On parvint à grand peine à se mettre en relation avec l'ambassade de Chine à Praia, car ce jour-là un énorme nuage de poussière du désert coupa les communications, la visibilité et la joie de vivre. Quelques heures plus tard, ils reçurent un appel les informant qu'il n'existant, en République populaire de Chine, aucun signalement de disparition concernant le dénommé Hoí Ling de la province du Gansu, et que les trois seuls citoyens portant ce nom étaient morts à l'ère du communisme. Cette information plongea les créoles dans la stupéfaction, car elle les privait de la possibilité de savoir avec certitude si le premier réveillé était ou non un imposteur. Et si c'était le cas, d'où sortait-il ? D'où sortaient-ils tous ?

Les représentants des treize villages de l'île se grattaient la tête devant le conseil communautaire de Nossa Senhora da Luz, eux qui s'étaient spontanément convoqués en assemblée officieuse à l'auberge de Marcelo, lorsque Carlinho Mendes reçut l'appel annonçant le décès d'Amílcar Texeira. Bien qu'il soit l'un des hommes les plus aimés de l'île, la consternation provoquée par la présence des endormis éclipsa le deuil. D'autant que, la nuit venue, un gamin morveux arriva à l'auberge annonçant que deux autres s'étaient réveillés : cette fois, c'était une fille, grande et mince comme une palme, qui prétendait venir de Saint-Pétersbourg. Contrairement au Chinois, la Russe fut capable de donner une adresse précise : 13 rue Vladimirsy Prospekt. Troisième étage. Elle dit qu'elle s'appelait Alla Turgenev et qu'elle avait vingt-cinq ans. Presque simultanément, une certaine Karen White, du Montana, aux États-Unis, s'était réveillée. Il fallut lui administrer un sédatif avant qu'elle ne donne plus de détails, car aucune tentative d'explication, que ce soit en créole, en anglais ou en portugais, ne put lui faire reprendre ses esprits. Comme pour le Chinois, il fut impossible de confirmer l'existence de ces individus dans leurs pays respectifs. Ce que l'on apprit, en revanche, c'est que l'adresse russe était celle d'un célèbre bordel privé du quartier rouge de Saint-Pétersbourg. Un bâtiment de l'ère des tsars qui affichait toujours l'opulence ostentatoire d'un autre temps.

Les funérailles d'Amílcar Texeira eurent lieu quelques jours plus tard. Cinquante-huit des soixante-treize endormis s'étaient déjà réveillés. L'exactitude des détails fournis par chacun d'entre eux avait pu être vérifiée minutieusement, à ceci près que leur propre existence, dans l'environnement qu'ils décrivaient, n'était pas établie. Quelques jours plus tard, tous les étrangers étaient déjà réveillés et allaient et venaient librement dans les rues de Maio. Tous, sauf Karen White du Montana, qui poussait des cris et se lamentait dès que l'effet du tranquillisant se dissipait.

Quelques semaines après l'arrivée de l'embarcation, elle fut installée dans une chambre vide de l'hôpital de Maio et y demeura, sous sédation continue, jusqu'à sa mort, trente-cinq ans plus tard. Les autres, se sachant inconnus dans leurs prétendues terres d'origine, s'installèrent à Maio, qui franchissait enfin le cap des sept mille habitants.

Ce chiffre ne cessa d'augmenter les années suivantes, avec l'arrivée progressive d'autres embarcations. Elles apparaissaient à l'horizon poussiéreux, toujours de nuit, toujours en septembre, toujours entraînées par le courant, toujours face à l'auberge de Marcelo.

Le second canot apparut exactement un an après la mort d'Amílcar. On se rappelait bien la date, car quelques créoles étaient réunis ce jour-là, aux côtés de plusieurs endormis, parmi lesquels le Chinois et la Russe, qui s'étaient associés pour monter un petit bordel, dédié à une clientèle privilégiée et aux touristes de septembre, dans lequel cette dernière ainsi qu'une une endormie turque et deux Sénégalaises étaient au menu. La même année mourut Calinho Mendes, victime d'un emphysème pulmonaire, puis la belle-mère de Marcelo, qui avait déjà commencé à cracher des petits morceaux de pierre lorsque les médecins annoncèrent qu'elle était condamnée. L'année suivante, ce fut le tour de plusieurs femmes et de leurs bébés, qui périrent des suites de complications survenues pendant l'accouchement. Victimes d'un accident de car scolaire, les membres de l'équipe de futsal de Pilán Cão moururent également, ce qui priva cette communauté d'à peine cent deux habitants de tous ses jeunes hommes. L'année suivante, l'éruption du Fogo émit un nuage de poussière et de cendre si dense sur l'archipel que Maio fut plongée dans l'obscurité quasi-complète durant des jours. Dans ces circonstances, une vague de suicides de créoles fit diminuer d'au moins deux douzaines le nombre total d'habitants de l'île. D'autres, privés de soleil, moururent de mélancolie. Certains autres moururent, comme cela arrivait fréquemment, du manque d'air qui engendrait des difficultés à respirer. Les endormis semblaient toutefois s'être parfaitement adaptés au quotidien et aux conditions de vie de Maio et jouissaient d'une excellente santé. Les soixante-douze formèrent une coalition de soutien mutuel que les créoles approuvèrent d'abord avec enthousiasme. Au fil des ans, la population des créoles avait toutefois progressivement diminué, les endormis débarqués des canots prenant leur place, une fois sortis de leur léthargie. Alors, la Coalition des Endormis s'établit officiellement comme une entité juridique et politique de l'île, ces derniers étant parvenus à constituer, au bout de plusieurs décennies, la majorité de sa population. Pour finir, ils parvinrent à auto-proclamer la souveraineté de l'île et son indépendance vis-à-vis de l'archipel. Il ne restait alors qu'une poignée de créoles qui n'étaient pas plus d'une centaine.

Au terme de négociations très difficiles avec la Coalition des Endormis, ces derniers parvinrent à maintenir une communauté sur la côte de Porto Inglês, à l'endroit même où se situait l'auberge de Marcelo, sans obtenir toutefois de représentation politique au sein de la commune de Nossa Senhora da Luz.

Une nuit, la communauté créole de Porto Inglês commémorait la naissance d'Amílcar Texeira qui, au fil des ans, était devenu une légende pour les habitants originels de l'île de Maio. La célébration devait être discrète, la Coalition des Endormis interdisant les rassemblements bruyants afin de maintenir l'harmonie cul-

turelle de cette île si cosmopolite. Ils entamaient le dixième pichet de punch quand la mairie de la Coalition téléphona pour dire qu'un appel avait été reçu depuis la Russie. Un homme qui prétendait s'appeler Amílcar Texeira faisait partie des survivants d'un naufrage advenu à la pointe ouest de l'île de Kotlin. Ils affirmaient qu'il s'agissait d'une embarcation semblable à celle qu'on recevait chaque année à Maio. Mais celle-ci était pleine de mulâtres et de créoles, ni blancs ni noirs, qui se trouvaient à Saint-Pétersbourg et cherchaient comment rentrer chez eux. Les fêtards, entre ivresse, indignation et sarcasme, répondirent qu'il devait s'agir d'une plaisanterie de mauvais goût. Une offense envers leurs traditions, puisqu'Amílcar Texeira, comme le décrétait la Résolution Commune du Département de Culture de la Coalition des Endormis de Maio, était un personnage mythique appartenant à la tradition orale des peuples originels, et qu'il n'existe aucune preuve du fait qu'un tel créole ait un jour existé en chair et en os sous ces latitudes.